

SAÛL KARSZ

Affaires
sociales,
questions
intimes

DUNOD

Publications du même auteur :

Mythe de la parentalité, réalité des familles, Dunod, 2014

L'exclusion, définir pour en finir (dir), Dunod, 2013

Pourquoi le travail social ?, Dunod, 2011

Déconstruire le social, séminaire 1, L'Harmattan, 1992

Théorie et politique : Louis Althusser, Fayard, 1974

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2017

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-076531-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Claudine Hourcadet et Jean-Jacques Bonhomme
ainsi que Marga Karsz-Mendelenko
et Alain-Georges Bouché ont lu, relu, consulté,
amendé, suggéré, inspiré, peaufiné, discuté,
bref m'ont beaucoup aidé à travailler
les versions successives de cet ouvrage.
Ma reconnaissance leur est, une fois encore,
et ce n'est pas la dernière, acquise.*

Arcueil, 1^{er} janvier 2017

TABLE DES MATIÈRES

Mode d'emploi en manière de préface	VII
1. DÉCONSTRUIRE LA VIEILLESSE	1
Intervenir en connaissance de cause	1
Archéologie de la vieillesse	7
Recensement partiel	17
Lire la biologie	22
Lire les rapports sociaux	26
D'une recherche incomplète à une définition probable	32
2. TOUS DES VICTIMES ? PONCTUATIONS SUR L'IDÉOLOGIE VICTIMAIRE	35
Les victimes, des personnes (nécessairement) morales	39
La victimologie, pathos sans frontières	42
3. CACHEZ CETTE FOLIE QUE JE NE SAURAI VOIR !	51
Une question complexe	53
Tartuffe chez Freud	55
« Éloge de la folie » d'Érasme de Rotterdam	58
Des significations particulièrement disparates	63
Quelques ponctuations non conclusives	77
4. PENSER LE SUICIDE ?	87
Problématiser une catégorie problématique	99
Une définition plausible	107

Dialectique de la prévention	117
5. NÉCESSAIRE, SOUHAITABLE, IMPOSSIBLE : LA SANTÉ ET SES PARADOXES	123
Polysémie, socio-historique, bicéphale	124
Idéal de la santé, santé de l'idéal	140
6. DIALECTIQUE DU PROJET : TROIS DIMENSIONS, DEUX COORDONNÉES, UNE LOGIQUE	149
Trois dimensions	152
<i>Dimension performative</i>	152
<i>Dimension fictionnelle</i>	165
<i>Dimension effective du projet</i>	176
Deux coordonnées	185
<i>Coordonnées psychiques</i>	186
<i>Coordonnées idéologiques</i>	189
Une logique	191
7. L'INNOVATION SOCIALE : C'EST-À-DIRE ?	197
Une catégorie transverse et passe-partout	198
Paramétrage historique et politique	200
Ponctuations	211
Destinataires explicites et destinataires implicites	216
Entre tension indépassable...	221
... et contradiction constitutive	226
Deux visées-type	228
8. OBJECTIVITÉ INDISPENSABLE, NEUTRALITÉ IMPOSSIBLE	233
Un cas exemplaire	235
Schéma de travail	242
Classifier les sciences ?	273
Des effets d'objectivité aux effets de non-neutralité, et retour	278
Bibliographie	293

Mode d'emploi en manière de préface

DIVERSES AFFAIRES SOCIALES forment les chapitres du présent ouvrage – leurs intitulés suggérant l'angle d'attaque sous lequel nous nous proposons de les développer.

Il est tout d'abord question de *déconstruire la vieillesse* et ses équivoques, pour ne pas dire les préjugés opiniâtres dont la vieillesse se trouve sans cesse enveloppée, voire travestie. Risquer cette modalité d'analyse qu'est la déconstruction des évidences permet de dégager des pistes théoriques et pratiques fructueuses tout en ouvrant à une compréhension renouvelée, y compris pour d'autres âges de la vie.

Suit un chapitre organisé autour d'une interrogation : *tous des victimes ?* La prolifération contemporaine de ce terme dans toutes sortes de discours et aussi dans des dispositifs institutionnels mérite attention. Car, dès qu'il occupe le devant de la scène, le pathos victimologique excelle à escamoter des enjeux autrement complexes.

Le chapitre suivant décode une injonction : *cachez cette folie que je ne saurais voir !* En effet, la configuration polysémique appelée *folie* excède les seuls univers psychologique, psychiatrique, médical puisqu'elle sonde des pans entiers de ce qu'on appelle la normalité, la logique, la règle. Hypothèse : éviter de glorifier celles-ci aide à ne pas trop pathologiser celle-là. Du coup, il devient concevable de ne pas prendre la raison pour une variante de la langue de bois.

Penser le suicide impose d'y voir une expérience de renoncement et de libération, de souffrance et de dégageant : pas l'une ou l'autre de ces caractéristiques contradictoires mais les deux à la fois, inextricablement entremêlées. Par le suicide, la mort se rappelle au bon et/ou au mauvais souvenir des vivants. Quelques implications pas forcément morales ou pour mieux dire moralisatrices en découlent. Précieuse contribution au bien-vivre.

Souhaitable, nécessaire, impossible, la santé et ses paradoxes est l'intitulé et la thématique d'un autre chapitre. La santé mobilise des millions d'individus, des communautés entières, des dispositifs institutionnels et politiques, de puissants intérêts industriels et commerciaux mondialisés, des professionnels de tout acabit. Beaucoup de temps et énormément d'énergies physiques et mentales y sont consacrés, que ce soit pour l'acquérir, la conserver, la récupérer – et même pour la perdre. Mais elle ne va pas sans inégalités de toutes sortes – économiques, culturelles, politiques, en termes d'accès, de modalités de sauvegarde et bien entendu de qualité. Certains ne s'y intéressent pas puisque leur santé de fer serait au moins éternelle, d'autres lui vouent un culte de tous les instants, notamment sous la forme d'une impitoyable « hygiène de vie », tandis que d'autres encore ne s'en soucient guère, faute de moyens

pour faire autrement. Faut-il alors délaissier le singulier au profit du pluriel : la santé/les santé ? Une chose est claire : il nous faudra risquer une définition plausible, de manière à identifier de quoi il retourne précisément.

Dialectique du projet : trois dimensions, deux coordonnées, une logique. Institutionnel, éducatif, d'insertion socioprofessionnelle, politique, de vie... tout projet comporte, outre des préconisations positives, des mesures-phare ancrées dans le temps et dans l'espace, également un volet imaginaire attaché à amadouer le réel en énonçant un avenir désirable, par conséquent plus ou moins mythique. Il ne cesse de malaxer le psychisme et les idéaux de ceux qui le défendent, de ceux qui le subissent ou en jouissent, de ceux qui le rejettent. Domestique ou sociétal, aucun projet ne manque d'orientations philosophiques et stratégiques, jamais il n'est réductible à un catalogue de dispositions et de dispositifs, quand bien même ses défenseurs et ses pourfendeurs n'en sont guère au courant. La force du projet lui vient du réel qu'il vise et de l'improbable qu'il touche.

L'innovation sociale, c'est-à-dire ? Les prestiges de l'innovation – sociale, de surcroît – sont aussi imposants que ses impasses, ses avancées, ses stagnations. Difficile à situer précisément, le plus souvent elle reste auto-proclamée, telle une évidence supposée aller de soi. Tout au plus inspire-t-elle quelques jugements de valeur : telle innovation sociale est-elle *vraie, authentique* ou au contraire *fausse, artificielle* ? *Utile, voire indispensable* ou plutôt *poudre de perlimpinpin* ? Par ailleurs, comment se fait-il que la même innovation sociale soit positive et bienvenue pour certains et négative, inquiétante, désastreuse pour d'autres ? Autant de raisons pour en repérer les limites, la puissance, les mirages. Éclaircissement théorique indispensable pour ne pas se tromper de cible pratique.

Enfin, d'une manière ou d'une autre la dialectique *objectivité indispensable/neutralité impossible* traverse l'ensemble des thématiques ci-dessus. Objectivité et neutralité : ces deux termes improprement utilisés comme des synonymes interchangeables relèvent, chacun, d'un registre spécifique, unique, intransférable. On ne saurait les confondre. Mais non plus les séparer en deux univers étanches l'un à l'autre. Il faut bien les distinguer, situer leurs traits respectifs, pour ensuite les articuler, les nouer, les entrelacer – au sein d'une opération qui n'a rien d'une fusion, moins encore d'une confusion. Un schéma original est ainsi proposé au lecteur. D'une part, droit de cité à l'implication consciente et inconsciente du praticien au cours de situations qui – heureusement ! – ne le laissent pas indifférent, droit de cité aux jugements de valeur, aux partis pris idéologiques ; d'autre part, nécessité d'émettre, pour ces mêmes situations, des diagnostics aussi objectifs que possible, de conduire des interventions à bonne teneur en objectivité rectifiable... Résultat : l'objectivité, toujours possible, et la neutralité toujours impossible, selon les cas s'épaulent ou bien s'excluent, se confirment ou au contraire s'écartent l'une de l'autre.

Toutes et chacune des questions sociales abordées ici revêtent un caractère transversal, à la jonction de plusieurs registres institutionnels et politiques, de nombreuses dimensions économiques et cliniques, de multiples avatars idéologiques et inconscients. Des enjeux conceptuels et opérationnels ne finissent pas de s'y entremêler. Car les affaires sociales sont des affaires-carrefour, des pointes émergées de réseaux touffus d'interrelations et d'enchevêtrements inter-champs, d'influences réciproques, d'allers-retours entre projet et folie, santé et suicide, vieillesse et victimologie, suicide et innovation sociale – mouvances

transversales qui amoindrissent et/ou majorent les effets de chaque affaire prise isolément. C'est pour cela que le dernier chapitre sur *objectivité-neutralité* peut aussi être lu comme le premier.

Tenir compte de cette complexité des affaires sociales, de toute affaire sociale permet de dépasser le stade assurément obligé de la description pour parvenir à celui, déterminant, décisif, de l'explication, de l'analyse, du mouvement. Il s'agit, en effet, de loger la mécanique dans la dynamique, d'inclure l'inventaire des composantes dans une logique d'ensemble. Il faut bien comprendre *comment ça marche*, il faut également être au clair quant à *pourquoi ça marche de la sorte, qu'est-ce qui le fait marcher*. Condition incontournable pour que ça puisse marcher autrement.

C'est précisément ce que dans tous les cas il nous importe de mettre à ciel ouvert – au sein de débats raisonnés, de controverses argumentées vis-à-vis d'un certain nombre de positionnements habituels. S'agissant d'une discussion qui se veut sérieuse, l'ironie et l'humour plus ou moins noir sont également, forcément, de la partie. Être sérieux n'implique pas de se prendre au sérieux.

Quid cependant des *questions intimes*, le second paramètre du présent ouvrage ? Apparemment elles font défaut. Ne conviendrait-il pas alors d'ajouter de nouvelles thématiques centrées sur l'intime, le subjectif, le privé, qui viendraient ainsi compléter les affaires sociales désignées par le premier paramètre de cet ouvrage ? Des écrits à caractère psychologique, psychanalytique ou psychiatrique s'ajouteraient ainsi à ceux qui figurent déjà, censés relever des sciences sociales – ces contenus à double tête confirmant le bien-fondé du titre général du présent ouvrage.

Lecture raisonnable, en effet. Corrélée à la spécialisation des savoirs, elle rend justice au formidable quoiqu'inégal

développement des hypothèses, des connaissances et des méthodologies en matière d'affaires sociales et par ailleurs de questions intimes. Telle est aujourd'hui la modalité la plus courante d'abordage de ces thématiques, l'état des savoirs contemporains.

On remarquera toutefois que cette lecture fait de la virgule entre *affaires sociales* et *questions intimes* un symbole d'ajout, d'addition ou de juxtaposition entre deux corpus finalement imperméables l'un à l'autre. Ces questions intimes sont considérées comme absentes et devant encore être abordées grâce à des écrits *ad hoc à partir, en fonction et dans le cadre d'une condition préalable : leur étanchéité supposée vis-à-vis des affaires sociales, et vice-versa, l'imperméabilité de ces dernières à leur égard*. Justifiées du point de vue des disciplines sociales et psychologiques, soit de leur inévitable spécialisation et de la lecture monodisciplinaire qu'on peut en faire, justifiées également du point de vue d'un certain sens commun, étanchéité et imperméabilité ne correspondent cependant pas du tout à des compartiments du réel individuel, collectif ou institutionnel, à des cases qui seraient ici sociales, là intimes, au plus loin idéologiques, au plus proche sexuelles ou tout le contraire. Car ce ne sont pas des boîtes mais des processus indéfiniment nautés, des logiques constamment entortillées, telle la bande de Möbius. Étanchéité et imperméabilité se retrouvent dans le réel seulement si on les y projette. Conséquence lourde : outre les difficultés propres à leurs champs respectifs, les praticiens de la santé physique et mentale, du travail social, de l'enseignement sont sommés de travailler sur des situations découpées en tranches plus ou moins étriquées, invraisemblablement affranchies les unes par rapport aux autres.

Dans le présent ouvrage nous tentons une tout autre lecture. La virgule désigne une liaison toujours active, déjà en cours, le symbole d'une imbrication *de fait* entre affaires sociales et questions intimes. Nous parlons bien d'une imbrication de fait, d'une donnée de départ, d'un acte toujours déjà consommé. Il ne s'agit pas d'un stade à atteindre mais d'une situation concrètement et matériellement accomplie. Ce sont les formes et les contenus forcément particuliers de cette imbrication qu'il convient de spécifier au cas par cas, lors de chaque affaire sociale et de chaque question intime.

S'y dessine la double démarche du présent ouvrage. D'une part, montrer que les affaires sociales sont aussi, un peu ou beaucoup selon les cas, des questions intimes, ont des répercussions, produisent des effets, entraînent des mutations, mettent en scène des configurations subjectives qu'elles traversent de part en part. D'autre part, faire état de ce que, le plus souvent de manière guère identifiée comme telle, les questions intimes sont toujours connectées à des affaires sociales, à des enjeux de société : elles les labourent sans cesse et en sont sans cesse labourées.

Quel que soit le positionnement des auteurs, le degré d'ouverture des écoles et de fermeture des chapelles, les affaires sociales ne cessent de solliciter les configurations conscientes et inconscientes des individus et des groupes – configurations qui, à leur tour, se trouvent continûment adossées à des dimensions économiques, politiques, idéologiques. Dans le réel elles sont, elles restent indissociables.

Cependant, on ne saurait faire des affaires sociales la cause des questions intimes ni de celles-ci la raison de celles-là. Une manière de tentation récurrente tente d'expliquer les choses avec une vision orientée « tout-social » ou « tout-psychique ». Or, sociologisme et psychologisme

constituent des écueils toujours aux aguets, que la sagesse exige de surveiller sans répit et de contrarier sans relâche. Rien de plus dérisoire qu'une explication supposément globale, exhaustive et indifférenciée sous prétexte que tout est dans tout et réciproquement – ce qui d'ailleurs n'est jamais vrai, tout en ressuscitant de vieux fantômes théologiques. Ce n'est vraiment pas la peine de refaire les sciences sociales, la psychologie ou la psychanalyse, ni de jouer à ce que la théorie marxiste des formations sociales n'a jamais existé ou a été exclusivement jalonnée de philippiques aventureuses – il vaut largement mieux les étudier et les exercer, les adopter ou les contrer en connaissance de cause. En revanche, il s'avère bien plus intéressant d'inventer d'autres liens entre les affaires dites sociales et les questions dites intimes, une autre perception des affaires qu'on suppose exclusivement sociales et des questions qu'on imagine uniquement intimes. Le présent ouvrage entend y contribuer au travers de quelques cas exemplaires, à savoir les différentes thématiques.

Cette contribution revêt un caractère *transdisciplinaire* parce que la présence simultanée des affaires sociales et des questions intimes – les unes aux autres, dans et contre les autres – fait l'objet d'une reconnaissance explicite, délibérée, systématique. Cette présence s'ordonne autour d'un leitmotiv fondateur, qu'on retrouvera tout au long de ce volume, au prix de quelques redites : *la logique de l'idéologie et celle de l'inconscient font nœud*. Pas utile alors de chercher à éventuellement les lier. Il importe surtout de *dé-couvrir* comment elles le sont toujours déjà, leur nœud étant déjà scellé au cas par cas. Penser et agir sur l'une de ces deux logiques implique de réfléchir et d'intervenir, au moins implicitement, sur l'autre. Affaires sociales et questions intimes nous enseignent que, dorénavant, le destin,

la force, l'impact, la pérennité de chacune de ces deux logiques dépend de leur jonction délibérée, de leur culture conjointe. Enjeux doubles, ou plutôt en deux parties inséparables : contribuer à réhabiliter le concept d'idéologie, sans lequel des pans entiers de l'existence individuelle et collective restent dans l'ombre – à la condition toutefois d'y repérer ce qu'il en est de la logique de l'inconscient. Contribuer également à soutenir le concept d'un inconscient ancré dans l'espace-temps de l'histoire concrète – ce qui implique de faire ressortir la présence agissante des idéologies en son sein, dans sa définition théorique et dans son traitement clinique. Deux réquisits minimaux pour fortifier une version laïque autant de l'inconscient que de l'idéologie.

Les interventions en matière d'éducation, de travail social, de thérapie médicale et psychologique, les avatars de la vie publique et de l'existence privée, l'affermissement des sociétés dans lesquelles les pratiques à visée démocratique sont tout sauf des vérités quotidiennes, les interrogations souvent dramatiques qui se posent dans différents champs de la connaissance et de l'action devraient en bénéficier.

1

Déconstruire la vieillesse

« Certains jeunes gens sont bien vieux pour leur âge ! »
Erik Satie

ON NE NAÎT PAS FEMME, on le devient, expliquait jadis Simone de Beauvoir. Et l'on sait, avec Philippe Ariès, que si depuis toujours il y a eu des *petits d'homme*, l'enfance en revanche reste une configuration relativement récente : l'enfance n'est pas éternelle. Une affiche de l'Unicef l'énonce, en montrant un enfant du Sahel qui implore : « Aidez-moi à devenir un enfant ! ». On n'est ni enfant, ni femme, ni homme par nature mais on peut le devenir – ou pas ! – par une histoire. Qu'en est-il de la vieillesse ?

INTERVENIR EN CONNAISSANCE DE CAUSE

Voilà une évidence partout présente, partout visible. Témoignages de toutes sortes, expériences personnelles et familiales, publications journalistiques abondantes et régulières, études savantes relevant du vaste spectre des sciences sociales et humaines, du droit et de la médecine, films et photographies attestent la réalité, la consistance, la matérialité objective et subjective de la vieillesse. Des

formations, des métiers, des institutions spécialisées s'en occupent. Et pourtant, cette évidence qui présente tous les signes de l'existant, nous entendons l'interroger aussi loin, aussi explicitement que possible.

Notre cible principale n'est pas l'assortiment des modes de vie, de consommation et de loisir censés caractériser la vieillesse ni non plus l'évolution des corpus juridiques et institutionnels qui l'encadrent. Nous y faisons référence au titre de supports et de déterminations de ce qui nous importe ici au premier chef : la réalité de la vieillesse – le genre, la nature, la portée de cette réalité. Car une chose est de constater qu'en effet la vieillesse est un fait, une autre est d'examiner le statut effectif de ce fait, le(s) registre(s) précis dont il relève, ce qu'il met en branle, partant ce qu'en le prenant à la lettre on a de sérieux risques d'escamoter.

Il s'agit donc, dans cette étude inévitablement incomplète, de déconstruire la vieillesse.

Démarche particulière que celle-ci. Elle s'applique à des situations, événements, institutions, groupes formels et informels considérés, non pas comme des entités indubitables et naturelles, pire encore spontanées, dont il suffirait de détailler les occurrences pour s'en faire une représentation claire et nette, mais bien comme des résultats, des produits plus ou moins instables à questionner. La déconstruction s'applique à des phénomènes dont la réalité, la nature, la raison d'être ne sont pas préjugées mais tout au plus présumées sous bénéfice d'inventaire – réalité conjecturée, en somme. Déconstruire : mettre à plat, interroger des logiques et leurs composantes ainsi que leurs présupposés, leurs fonctionnements et limites. Identifier comment et pourquoi une configuration telle la vieillesse se met à exister, à quels prix théoriques et pratiques elle se constitue, prend forme, advient.

La déconstruction exige de tenir la vieillesse pour une construction socio-historique originale, à la fois collective et individuelle, économique, institutionnelle, idéologique, autant publique qu'intime. Mais en aucun cas il ne s'agit d'une donnée naturelle. Cette construction ne coule pas de source. Déconstruire, on le sait, est un mot composé : on *dé-construit* des constructions. Nous formons alors l'hypothèse que les deux signifiants – « vieillesse » et par ailleurs « personnes âgées » – ne se recoupent pas, leurs contenus ne sont pas équivalents, pas plus qu'ils ne relèvent de registres identiques. « Vieillesse » est une des manières de désigner les « personnes âgées » et d'intervenir à leur propos – *une des manières* voulant dire que d'autres restent possibles. C'est ce que l'histoire humaine donne à voir. Ces changements d'appellation résultent et induisent des mutations des diagnostics et des traitements. C'est pourquoi il importe de savoir ce que la dénomination « vieillesse » ajoute ou enlève aux personnes âgées.

Nous nous confrontons à un signifiant-maître. Soit à des communs dénominateurs, présumés et attributs qui *seraient* partagés par les personnes dites âgées, quelles qu'en soient les caractéristiques subjectives, politiques, économiques, juridiques, professionnelles, d'habitat, de conjugalité, de célibat, de solitude, de solidarité, de genre, etc. Ces caractéristiques *représentent* des manifestations de la vieillesse, des indicateurs du glissement progressif ou brutal dans une vieillesse heureuse ou malheureuse, assumée avec joie ou avec résignation ou sans poser trop de questions – dans tous les cas des illustrations, des cas de figure réinterprétés à l'aune du signifiant-maître qui leur imprime un certain sens. Or, c'est précisément quand cet ensemble de manipulations est tenu pour une évidence qui ne réclame

pas de justification particulière que le constat d'une présence universelle de la vieillesse en trompe-l'œil s'impose. Celle-ci rendrait compte, sinon de toutes et chacune des modalités concrètes du vieillissement, au moins de ce qui dans tous les cas en constitue *l'essentiel*, *l'essence* – vocables précieux s'il en est...

Nous nous plaçons *en amont et en aval* de ce préjugé ethnocentrique non interrogé, dans les décalages et entrelacs – dont on verra qu'ils sont multiples et fort consistants – entre personnes âgées et par ailleurs vieillesse. Un monde les sépare – une problématique : celle de la vieillesse.

Certes, dans toute société on trouve toujours des personnes âgées – traduisons : *chronologiquement plus âgées que d'autres*. Il y a toujours plus âgé et moins âgé que soi. Cette caractérisation comparative paraît la moins équivoque en la matière. Au moins nous évite-t-elle de solidifier ce qui est et reste éminemment dynamique, évolutif, changeant, selon les sociétés, les groupes sociaux, les sujets. Car tout compte fait, le syntagme « personnes âgées » paraît une pure et simple tautologie, il ne dit rien qu'on ne sache déjà ou bien il en dit trop : toute personne est forcément, obligatoirement, nécessairement âgée (de quelques heures, jours, années). Les personnes vivantes sont, par définition, toutes des personnes âgées ! Comment le syntagme « personnes âgées » parvient-il alors à fonctionner ? Par l'insertion – entre « personnes » et « âgées » – d'un troisième terme muet mais qui ne cesse de résonner haut et fort. À savoir : dans l'ensemble des personnes par définition âgées puisque vivantes, on trouve des *personnes [carrément, explicitement, évidemment plus] âgées !* Boutade sérieuse pour rappeler que ces personnes effectivement plus âgées que d'autres ne détiennent aucunement le monopole de l'âge.

C'est par rapport à ces aînés que d'autres humains *deviennent* jeunes ou très jeunes. Voire, ils deviennent plus âgés encore que les personnes âgées : ils relèvent du quatrième âge, si ce n'est du cinquième, et plus si affinités.

Ce n'est pas pour autant que les personnes chronologiquement plus âgées constitueraient la ligne de démarcation de tous les âges de la vie. Il s'agit juste de ponctuer le système de dépendances réciproques au sein duquel ces sujets occupent des places significatives, ni plus ni moins déterminantes que les autres. Autrement dit, on ne peut définir un âge que comparativement aux autres. Des ponctuations intéressantes découlent de ce truisme.

L'allongement de l'espérance de vie dans certaines sociétés et pour certains groupes sociaux confirme cette relativité des appellations usuelles. D'autant plus que cet allongement est bien celui de l'espérance pour tous et de la vie réelle pour certains. Nombre de personnes dites âgées ne parviennent pas à la vieillesse ou l'intègrent à des moments très différents de leurs vies et dans des circonstances fort hétérogènes – si on appelle vieillesse un ensemble normé de droits, devoirs, perceptions, représentations, attentes, statuts et parcours professionnels, sexualités, affectivités, ressources physiques, conformations psychiques. Des aînés (comparativement aux autres) qui, suite à des maladies ou à des accidents ne parviennent pas à la vieillesse, seraient-ils des vieux qui meurent jeunes¹ ? Jeunes ou plus ou moins jeunes le sont selon des moyennes statistiques, celles-ci étant une référence éclairante quoique spécifique à une

1. *Remake* d'un de ces aphorismes forts de Coluche : « Les vieux, il faudrait les tuer dès la naissance ! ».

société, à des couches sociales et à des sujets donnés. Accumuler un certain nombre d'années ne semble pas entièrement concluant pour que la vieillesse s'installe. Ce n'est pas forcément l'âge qui compte mais ce dont celui-ci est investi, ce qu'on lui fait signifier, pas que subjectivement d'ailleurs. L'entrée en vieillesse dépasse largement le seul critère de l'âge. Celui-ci constitue un indicateur – dont il reste à décrypter ce qu'il indique précisément. On a beau avoir « l'âge de ses artères », encore faut-il que la fraîcheur ou la sénescence physiologiques et organiques le soient aussi du sujet qui en est porteur – corrélation qui en aucun cas ne va de soi. Bref, l'âge peut représenter une condition nécessaire, nullement suffisante. Condition sujette à caution si elle est extraite de l'histoire sociale – paramètre d'intelligibilité des affaires humaines.

La catégorie de vieillesse est un de ces décrypteurs. C'est là une interprétation possible de l'âge, des transformations psychiques et physiques, des contraintes et des plaisirs, à la fois un diagnostic de ce qui est censé arriver aux personnes plus âgées que d'autres et une prescription de ce qu'il convient de faire à leur égard. Non sans induire d'étonnants quiproquos. C'est ainsi que certaines personnes « sont encore jeunes malgré leur âge ! » – traduction : elles portent gaillardement cette représentation plutôt compassée de leur âge qu'est la vieillesse, tels de « jeunes retraités » et autres « assez vieilliss quoique bien braves encore ».

Il est habituel que, dans les discours et les pratiques en la matière, les personnes âgées soient captées sous le signifiant-maître de vieillesse, la transition de l'un à l'autre s'avérant aussi continue qu'inaperçue, tels des synonymes supposément interchangeables. Opération aisée à condition de délaissier ce qui, chez les personnes âgées, résiste à leur absorption dans la catégorie « vieillesse ».

Défaire cette synonymie nullement gratuite est la voie explorée par le présent article. Conséquence stratégique, enjeu pratique : questionnée, analysée, mise en perspective, la construction appelée « vieillesse » perd son statut d'évidence pseudo-explicative pour devenir un mot parmi d'autres, une appellation plausible – ni la seule ni nécessairement la plus adéquate – à propos des personnes âgées. Celles-ci sont alors rendues disponibles pour d'autres constructions et pour d'autres modalités opérationnelles. On risque d'y voir d'autres choses et d'y oser d'autres actions. À la limite, il s'agirait de libérer les personnes âgées de la vieillesse, les libérer de la représentation hégémonique sous laquelle elles sont perçues et ont elles-mêmes tendance à se reconnaître.

Tâche collective et de longue haleine, bien entendu. Beaucoup d'éléments se trouvent déjà dans la vaste littérature en la matière, dans les pratiques éducatives, gérontologiques et psychologiques, chez les personnes âgées elles-mêmes – si toutefois des efforts persévérants sont déployés pour laisser émerger ce qui, chez les uns et les autres, ne relèverait pas, ou pas seulement, de ladite vieillesse.

ARCHÉOLOGIE DE LA VIEILLESSE

On n'entre pas dans la vieillesse comme dans un moulin. Ni état physique, ni potentiel sexuel, ni sagesse ou au contraire verrouillage affectif et intellectuel ne suffisent. À ce compte-là, la vieillesse s'installe, pour certains humains, particulièrement tôt. Pour d'autres, elle n'arrive que fort lentement, si ce n'est pas du tout.

La vieillesse est un état d'esprit, dit-on. Formule proprement fascinante ! En bonne théologie, l'esprit n'est pas la chair dont il a cependant rudement besoin pour se

faire entrevoir, pour s'exhiber et se matérialiser. L'âme a besoin du corps pour confirmer qu'elle n'en fait pas partie, ou juste pour un temps limité. Charmante façon de dire que l'état d'esprit qu'est la vieillesse ne coïncide pas exactement avec l'âge tout en s'y ressourçant, ni non plus avec l'amointrissement physique et psychique tout en y transitant... Mais si ce n'est pas la chair tout en l'étant quand même, de quoi s'agit-il précisément ? Explorons donc ce dont ledit état d'esprit est le nom.

On y décèlerait quelque chose comme la représentation qu'un sujet se fait de lui-même, son image de soi et des autres. On y pointerait ce en quoi le corps d'un sujet est pris, ce qui le tient, ce par quoi ses facultés et incapacités sont sillonnées, les idéaux et fantasmes qui l'animent et/ou le minent, ce qui l'aide, ou plus du tout, ou pas plus qu'à son jeune âge, à se supporter et à supporter autrui. On y identifierait une force puissante et particulièrement agissante – *le désir*. Soit une structure constitutive, une condition d'existence des humains, ce sans quoi il n'y a pas de *parlêtre*, pour reprendre le beau syntagme de Jacques Lacan.

De cette force agissante et consistante qu'est le désir, chaque sujet est – à tout âge et à toute époque – le porteur, sinon la proie, qu'il sublime comme il le peut, qu'il peut réaliser ou dénier à 20 ans autant qu'à 80 ans. Les paramètres physiologiques, biologiques et anatomiques, les dimensions économiques, sociales ou autres encadrent les modes d'expression du désir, pas son existence. Paramètres et dimensions sont pour quelque chose, sont pour beaucoup dans ce que le sujet se permet de ressentir ou se croit obligé de censurer – ils ne sont pour rien dans le fait que, de son vivant, à tout âge le sujet est implacablement habité par du désir qui, lui, n'a pas d'âge. Des cibles (« des